

El Mercurio 26 octobre 1997

*Interview accordée a ce journal
du Chili.*

I. L'autre visage du Chili

1. Votre dernier passage ici remonte à 1974, voilà plus de 20 ans. Quels changements avez-vous remarqués ?

En raison du caractère pastoral de ma visite, et de par sa brièveté, je ne peux porter de jugement global. Mais je dirais qu'au cours de ces années le grand potentiel humain, intellectuel, moral et religieux du Chili a mûri. Ce potentiel est un motif d'espérance, et également un énorme responsabilité pour les Chiliens.

2. *S'il est vrai que le pays a connu une croissance notoire sur le terrain économique, par suite de l'adoption du modèle du libre-échange, parallèlement on voit se relâcher les attaches dans le domaine culturel. Quelque chose comme un « débordement » à la chilienne. Qu'en pensez-vous ?*

Le progrès matériel est un impératif de la justice et de la charité, mais il a un caractère ambigu, avec toutes les occasions d'injustice et de désorientation qu'il suppose. Les Chiliens, j'en suis sûr, sauront mener à bien ce processus, et le conduire vers l'authentique « liberté des enfants de Dieu », pour reprendre les paroles de l'Écriture. Telle est l'unique liberté qui libère, qui a son fondement dans la vérité sur l'homme, le monde et Dieu.

3. *Pour certains, le respect de l'opinion contraire, le laisser-faire, est un signe de modernité.*

Le respect dû à celui qui professe l'opinion contraire est toujours un bon signe, quelle que soit l'époque. Mais ce respect n'est pas incompatible avec l'exercice du droit à construire une société juste, en accord avec sa propre conscience, éclairée par la loi naturelle et, pour un chrétien, également par l'évangile. Il s'agit là d'un droit et, en même temps, d'un devoir auquel on ne peut renoncer. À l'évidence, cela ne signifie pas qu'il faille entrer en conflit avec le prochain.

4. *Vous avez souligné que le Chili et l'Amérique du Sud font partie d'un continent aux racines culturelles chrétiennes, et vous avez même parlé à leur sujet d'une réserve pour l'Église. Vous*

avez aussi fait observer que certains voudraient détruire ce trésor. Quelles menaces voyez-vous ?

Ces racines culturelles chrétiennes ont exercé une influence positive sur la configuration des sociétés dans les pays d'Amérique du Sud, et elles se manifestent par le sens chrétien que l'on trouve chez les personnes et dans les nations, ainsi que dans les mœurs, etc. C'est pourquoi j'ai parlé de trésor. La menace qui plane sur ce trésor n'est autre que le processus de sécularisation qui envahit tant de sociétés et de pays du monde, la tentative de confiner Dieu dans l'enceinte de la conscience personnelle, pour éviter que le message chrétien ait un impact sur la vie sociale. L'événement de l'Incarnation du Fils de Dieu, sa Mort et sa Résurrection ne sont pas une théorie à laquelle l'on pourrait simplement donner son assentiment, il s'agit d'une réalité : le fait central et décisif de toute l'histoire humaine. Dieu vivant vient à notre recherche et nous fait participer à sa Vie, pour nous sauver et pour que nous fassions resplendir sur tous les chemins de la terre la lumière du Christ, unique Rédempteur du monde. J'ai l'intime conviction, pour reprendre les mots du bienheureux Josémaría Escrivá, que « sans le Christ l'homme se désintègre », se divise intérieurement et se perd ; et cette désintégration, cette division intérieure, a des répercussions sur le contexte social.

5. *Au Chili, on vient de révéler des faits ayant trait à la corruption. Le trafic de narcotiques a pénétré d'importants secteurs de la société. Quelles mesures suggérez-vous pour mettre un terme à ces fléaux qui menacent l'intégrité sociale et l'avenir des générations futures ?*

Il ne me revient pas de déterminer les mesures adéquates pour parer à ces situations, que je méconnaissais pour le détail. Les mesures sont très variables pour ce qui concerne l'ordre public. Quant à moi, je ne peux que rappeler un principe moral : il est du ressort de la conscience de chacun de prendre la décision de briser le cercle vicieux du « tout le monde le fait » ou « je me fais du tort si je ne reconnais pas ces pratiques ». Ainsi, à cause de ce manque de logique et de morale, le problème continue de s'étendre à l'infini. Il importe que beaucoup de citoyens refusent, fût-ce au prix de l'héroïsme, d'être complices. Une telle attitude produira un jeu de cercles concentriques de droiture morale qui finira par purifier toute la société. Les chrétiens devraient être les premiers à rompre ce cercle vicieux.

6. *Quelle est la cause de ces péchés sociaux : le relativisme moral, l'abandon de l'éthique ?*

Les causes sont sans doute de diverse nature, mais permettez-moi d'aller à la cause la plus radicale. La perte du sens de Dieu dans le cœur des hommes ne peut en même temps manquer d'être la cause de l'obscurcissement de la conscience morale au sein de la société tout entière. Les normes morales perdent dès lors leur base objective et universelle, le bien ne se distingue pas du mal et le relativisme éthique, personnellement et socialement corrosif, s'impose.

7. *Au Chili, même si la grande majorité se dit catholique, en pratique ce n'est pas si vrai et la plupart des gens s'en tiennent à l'accomplissement de quelques pratiques ou principes de l'Église. Peut-*

on être catholique « à moitié » ? Est-ce préférable à ne l'être pas du tout ?

Il est possible d'être catholique « à moitié », mais c'est très triste. À la lumière du message que le Seigneur a introduit dans le cœur du bienheureux Josémaría Escrivá, message confirmé par le Concile Vatican II, j'ai beaucoup prêché — y compris au Chili — « l'appel universel à la sainteté », c'est-à-dire la vocation divine à la plénitude de la vie chrétienne, appel reçu par tous les fidèles au moment du baptême. L'alternative « être catholique à moitié ou ne pas l'être » n'est pas une position cohérente pour un homme de foi authentique, qui vise les objectifs les plus élevés, mais non les moindres, et qui poursuit un idéal pour lequel il vaut la peine de s'engager.

8. *L'inconséquence est aujourd'hui une pratique habituelle dans le monde entier. Qu'en pensez-vous ?*

Je ne voudrais pas généraliser, parce que ce ne serait pas juste. Il s'agit, en tout état de cause, d'une tendance permanente de notre nature blessée par le péché. La réponse chrétienne — et ceci est profondément inscrit dans l'enseignement du fondateur de l'Opus Dei — est « l'unité de vie », à laquelle l'exhortation apostolique *Christifideles laici* accorde tellement d'importance : le fidèle catholique est toujours le même dans son unité radicale, et il doit s'efforcer d'agir avec cohérence pour harmoniser sa foi et sa vie dans la rue, en famille, au travail, dans le domaine privé et public, au spirituel comme au temporel, dans l'intimité de sa conscience aussi bien qu'au milieu d'une foule. Agir

ainsi est une garantie d'authenticité, et aussi d'harmonie et de sérénité ; c'est un soutien qui aide à être fidèle et à rendre les autres fidèles.

9. Compte tenu des problèmes qui se posent à des personnes ordinaires et courantes, qui se trouvent confrontées à un monde de compétition et qui souffrent de maladies telles que le stress, la dépression, etc., comment peut-on rendre possible et réelle la sainteté des laïcs au milieu du monde ?

Tout le réalisme chrétien est là. La sanctification, comme la vie elle-même, ne se déroule pas dans un monde « idéal » — inexistant —, ni dans des circonstances faciles, mais dans le monde réel des difficultés ordinaires et courantes. Bien plus : la sanctification passe par les difficultés personnelles et communautaires de la société, du monde réel : la sainteté sans Croix n'existe pas. Le bienheureux Josémaría parlait de la « mystique du si », à propos de la sanctification : Ah si j'étais ici et non pas là, comme ceci et pas comme cela ! Ah si j'avais tel travail et non tel autre, alors je pourrais me sanctifier ! Ces raisonnements sont des illusions, des évasions, des excuses. C'est tout le contraire : c'est précisément ici, ainsi, dans ces circonstances réelles et actuelles, que le Seigneur nous veut saints, et c'est pour cela qu'il nous donne les grâces nécessaires et suffisantes, proportionnées aux difficultés que nous devons surmonter.

II. La loi sur le divorce

10. Le Chili est le seul pays au monde qui n'a pas de loi sur le divorce. En ce moment un projet de loi est à l'étude à

l'Assemblée en vue de légaliser la dissolution du lien matrimonial, projet auquel s'est opposée la hiérarchie de l'Église catholique. Ne revient-il pas à l'autorité civile de faire ses propres lois ?

Les autorités civiles font les lois, mais les lois, pour avoir valeur de loi, doivent être justes, c'est-à-dire qu'elles doivent respecter ce qui est le propre de chaque chose, et elles doivent être au service du bien commun. Elles ne peuvent dépendre du seul libre arbitre des législateurs, mais bien d'une norme du bien et du mal qui est intrinsèque à l'homme, et qui s'appelle la loi morale naturelle. L'Église, tout comme l'homme lui-même, ne crée pas cette loi, car elle est inscrite au plus intime de la nature humaine. Selon cette loi, le mariage est de soi indissoluble. L'Église — la hiérarchie et les fidèles laïcs — ne peuvent faire autrement que s'opposer à une loi sur le divorce, qui prétend légaliser ce qui est injuste. Si, dans une matière aussi délicate que celle-là, elle agissait différemment, elle favoriserait la désintégration de la société civile, à l'instar de ce que l'on peut observer dans tant d'autres pays : l'expérience montre que le divorce est cause de maux et jamais de biens.

11. Ne vous semble-t-il pas que, par une attitude aussi rigide, l'Église a souvent provoqué l'éloignement d'une partie des fidèles ?

Il n'est pas correct d'appeler rigide une attitude qui répond à la vérité sur l'homme, au bien commun de la société, à la parole exprimée par Jésus-Christ à l'intention de l'Église et — nous ne pouvons l'oublier — de toute l'humanité. Dans sa défense de

la stabilité de la famille, l'Église est aussi « rigide » qu'elle peut l'être quand elle défend la vie ou les droits de l'homme : aux yeux de tous ceux qui ont voulu piétiner ces droits l'Église apparaît effectivement « rigide » ; mais l'humanité doit être reconnaissante à l'Église de n'avoir pas cédé à leurs pressions. De plus il est souvent arrivé au fil des siècles que l'exigence d'une norme élevée de conduite morale a pu apparaître comme un facteur d'éloignement de nombreux fidèles de l'Église. Et cependant elle n'éloigne pas, mais bien au contraire elle attire, parce que cette cohérence fait adhérer au Christ, à Dieu et la cohérence est attirante.

12. *Si l'Église est miséricordieuse, et si en son sein le pardon est fondamental, pourquoi ne pas accepter l'erreur humaine qui consiste à se séparer et ne pas permettre, en fin de compte, de reconstruire sa vie en contractant un second mariage ?*

Les deux aspects sont distincts. L'Église applique la miséricorde du Christ à celui qui s'est trompé, qui a péché ou qui souffre. Mais elle est tenue de préserver la vérité du Christ, qui a déclaré le mariage indissoluble et non provisoire. Le pape lui-même ne pourrait rien changer à cet état des choses, aussi grande que soit sa compassion — qu'il a de fait — envers ceux qui sont affectés. S'adressant à la femme adultère Jésus lui dit : « Moi non plus je ne te condamne pas » et il ajoute : « va et désormais ne pêche plus. » En somme, la miséricorde ne peut contredire la vérité morale : ce serait, en ce cas, une fausse miséricorde. Il est évident que l'Église étend aussi sa miséricorde aux victimes du divorce par rupture du lien matrimonial — le conjoint

abandonné, les enfants gravement blessés, et tous les malheurs qui en découlent. Ce sont des victimes que certains ne considèrent pas avec suffisamment d'égard.

13. *Certains craignent que, si une loi approuvant le divorce est votée, elle soit suivie par l'avortement et l'euthanasie. Partagez-vous ces craintes ou les considérez-vous comme des idées fantaisistes ?*

Cette séquence permissive est malheureusement un fait historique qui peut être constaté dans bien des sociétés. Je partage ces craintes.

III. L'Opus Dei au Chili

14. *Quelle impression vous donne la prélature de l'Opus Dei au Chili, 20 ans après votre précédente visite ? Quels changements avez-vous remarqués ?*

Pendant ces années l'Opus Dei s'est développé, quant à son travail apostolique, et c'est pour moi un motif de joie. J'ajoute qu'au rythme des changements continuels dans le monde, les fidèles de l'Opus Dei, qui vivent et respirent au milieu du monde, changent également, pour ce qui est des questions temporelles, au Chili, comme partout ailleurs : les soucis des femmes et des hommes dans ce pays, leurs idées, leurs goûts, sont pour une large part différents de ceux qui étaient les leurs il y a vingt ans, et ils sont le reflet des changements intervenus dans les circonstances propres au Chili, les besoins des personnes, la mentalité... L'esprit de l'Opus Dei n'a pas changé : c'est une manière de vivre le christianisme qui met l'accent, entre autres choses, sur la filiation divine et la sanctification du travail. Cet

esprit est vécu aujourd'hui comme il l'était en 1974, mais il s'incarne dans une réalité historique différente.

15. Il est encore des critiques qui considèrent l'Opus Dei comme ultra conservateur, élitiste et soucieux d'accéder aux sphères du plus haut pouvoir économique. Comment considérez-vous ces critiques, et dans quels domaines croyez-vous que les membres de l'Opus Dei au Chili devraient s'améliorer (faire leur autocritique) ?

J'ai vu qu'au Chili le travail apostolique des femmes et des hommes de l'Opus Dei atteint, grâce à Dieu, des personnes de toutes les conditions. Des universitaires et des paysans, des travailleurs manuels et des hommes d'entreprise. Des personnes de condition élevée et des personnes humbles, qui ne font pas la une des journaux. J'ai éprouvé une grande joie à voir les réalisations de « La Pintana ». J'ai vu des jeunes et des prêtres de la prélature consacrer du temps à des personnes incarcérées dans la prison de Santiago du Chili. J'ai pu admirer le travail mené à bien à San Fernando auprès des paysans de la contrée, grâce à l'École agraire « Las Garzas », dont les débuts remontent à 1963. Pour ce qui est de l'autocritique, les fidèles de la prélature de l'Opus Dei ont pour coutume de la faire chaque jour : quotidiennement nous faisons notre examen de conscience, nous revoyons notre conduite, nous découvrons beaucoup d'erreurs et d'omissions, et nous prenons des résolutions de nous amender, en les confiant à la grâce de Dieu. Je voudrais, au Chili comme partout, que nous soyons chaque jour davantage enfants de Dieu, que nous en prenions chaque jour une

conscience plus vive. Oui, je suis venu leur rappeler qu'ils doivent s'efforcer d'accomplir au mieux, ni plus ni moins, ce que chaque chrétien est appelé à mettre en pratique : l'amour de Dieu et du prochain, la prière, le travail sanctifié, le sens de la responsabilité au sein de la société, le service désintéressé du pape et de l'Église. Vous voyez qu'en tout nous pouvons devenir meilleurs ; jamais nous ne pourrions nous tenir pour satisfaits.

16. Compte tenu du fait que beaucoup de membres de l'Œuvre sont des personnes influentes dans le domaine de l'économie, que leur diriez-vous pour commenter la parabole de Jésus-Christ selon laquelle il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux ?

Je devrais, pour commencer, compléter votre question. L'immense majorité des membres de l'Œuvre sont des personnes sans richesse ni pouvoir aucun : des personnes qui ont du mal à joindre les deux bouts et qui travaillent à la sueur de leur front, des personnes de condition modeste qui ont des fins de mois difficiles. Ceux qui disposent des moyens matériels importants sont, et de loin, les moins nombreux, et ce que je leur dis, l'évangile en mains, c'est qu'ils administrent ces biens avec le sens de la solidarité et avec générosité apostolique, c'est-à-dire avec le détachement du cœur et du porte-monnaie. Je leur répète, au fond, qu'ils s'appliquent à eux-mêmes les mots de la parabole à laquelle vous faites allusion ; et la manière selon laquelle nous devons les appliquer, c'est de nous détacher de nous-mêmes.

17. *Le Chili est aujourd'hui reconnu comme une puissance à taux de croissance économique élevé. Cet état de fait a pour conséquence une augmentation de la consommation, du matérialisme, du désir de posséder plutôt que d'être. Comment voyez-vous ce changement de mentalité, et que devraient faire les Chiliens pour remédier au « prix » de la croissance économique ?*

Au Chili, comme dans beaucoup d'autres pays, j'ai prêché l'urgence constante de montrer par des œuvres l'amour que l'on a pour la société chrétienne, cette austérité sainte et saine, opposée au matérialisme pratique : ne pas se créer de besoins artificiels, ne pas entretenir de dépendance à l'égard de l'avoir ou du non-avoir, savoir se passer de biens superflus, donner et partager avec générosité. J'ai mis l'accent tout spécialement sur les jeunes : la nécessité de les éduquer dans l'austérité, et non dans la mollesse, parce que leur embourgeoisement prématuré, outre qu'il représente un mal social, réduit l'espace que doivent prendre dans leur cœur les grands idéaux auxquels Jésus les appelle.

IV. Le troisième millénaire

18. *L'approche du troisième millénaire engendre une certaine crainte. Des prophéties de fin du monde inquiètent. Et vous, avez-vous une quelconque crainte ? Pourquoi cette crainte ?*

Je n'ai que des motifs d'espérance, de grandes perspectives face aux défis du troisième millénaire. Entre autres choses, en même temps que des épreuves, qui ont toujours été la part de son histoire, l'Église a l'espérance de grands horizons apostoliques. L'avenir appartient aux audacieux !

19. *L'Église a appelé à la préparation du Jubilé par la célébration d'un triennium : l'année du Christ, l'année de l'Esprit Saint, l'année du Père. Comment les catholiques doivent-ils se préparer à l'avènement du troisième millénaire et quelle est la signification de l'année 2000 ?*

Je ne cesse de recommander, en accord avec les directives de l'Église que vous rappelez, une prière dont le centre soit l'Incarnation, c'est-à-dire l'irruption rédemptrice de Dieu dans le temps, que nous allons commémorer lors de ce bimillénaire : une contemplation de l'Humanité Très Sainte de Jésus-Christ, Dieu parfait et Homme parfait, qui nous conduira à nous éprendre de lui. La Lettre apostolique *Tertio Millennio Adveniente* est, en ce sens, un document transparent et stimulant, par l'intermédiaire duquel le pape nous indique le chemin. Et quelle joie j'éprouve de constater dans les Églises particulières — et également dans les diocèses du Chili que j'ai pu visiter au cours de mon récent voyage — tant d'initiatives qui vont dans la même direction.

20. *Si on considère la mauvaise santé du saint-père, sa doctrine est-elle toujours valide ?*

Il en est qui doutent de sa parole. Il est évident que le saint-père a ses ennuis de santé. Cela tient en grande partie à son très intense travail, au don sans condition qu'il fait de toute sa personne à la charge pontificale. Mais, grâce à Dieu, il agit avec un cœur jeune : je pense très honnêtement que peu, bien peu de gens, pourraient mener le rythme de vie qui est le sien. La

validité de son magistère, de son autorité, de ses paroles et de ses actions, ne dépend nullement des difficultés à se mouvoir pour marcher ou des tremblements de sa main gauche. Comme le pape lui-même le dit, avec le sens de l'humour qui le caractérise, l'Église ne se gouverne pas avec les pieds, et la main qui signe est la main droite. Et surtout, la donnée fondamentale pour les catholiques, est celle-ci : indépendamment de l'état de santé du Vicaire du Christ, c'est l'Esprit Saint qui guide l'Église par l'intermédiaire du successeur de Pierre.

21. Est-il vrai que le pape s'est beaucoup appuyé sur l'Opus Dei ? En quel aspect selon vous, l'Œuvre représente-t-elle un point d'appui pour l'Église et le saint-père ?

Le pape s'est appuyé et prend appui sur tous ceux qui cherchent à servir l'Église, les âmes, l'humanité. Dans l'Opus Dei nous aimons le pape — le pape actuel et tous les papes, du simple fait qu'ils sont le pape — d'un amour filial, qui nous conduit à être en tout disponibles pour le service du magistère. Car la prélature n'a d'autre raison d'être que de servir l'Église comme l'Église veut être servie. Pour tout ce que le pape sera amené à nous demander, nous nous efforcerons de lui prêter notre aide. Cela étant, permettez-moi d'ajouter que le principal service de la prélature est précisément l'Opus Dei, c'est-à-dire la propagation de la vie chrétienne parmi des hommes et les femmes, citoyens courants, quels que soient leur état et leur condition sociale.

FONDATEUR DE
L'OPUS DEI